

Chapeau :

Comme chaque année, la rédaction publie le portfolio de son coup de cœur du festival les Boutographies, à Montpellier, et cette fois c'est un véritable coup de foudre, le jeu de mots est incontournable ! On a rencontré le jeune photographe suisse Olivier Lovey, qui nous en dit plus sur son parcours et sa série « Puissance Foudre ».

Olivier Lovey vous avez un master en science - psychologie de l'Université de Fribourg, pouvez nous en dire plus sur votre parcours ?

Mon père et ma sœur sont psychologues, j'y suis allé par familiarité. Jamais je n'ai senti que la psychologie était mon truc. D'ailleurs quand à 27 ans j'ai voulu faire une école d'art, mes parents ont été soulagés. Je voulais suivre une formation plus créative au départ, quelque chose de concret, pas forcément un parcours pour devenir « artiste ». Je me suis inscrit en design à l'école d'Art du Valais et ils m'ont conseillé de suivre la filière Bachelor en Arts Visuels. Là-bas il y avait un studio photo où j'ai appris les rudiments. Je suis autodidacte à la base. Après un an en Arts Visuels, j'ai décidé de passer le concours d'entrée en formation supérieure à l'école de photographie de Vevey. L'apprentissage était majoritairement conceptuel, on vous apprend principalement à produire des travaux personnels. On a aussi la chance d'avoir des workshop avec de grands noms de la photographie chaque deux semaines comme Valérie Belin, Guillaume Herbault, Bogdan Konopka, Gilbert Fastenaekens... Après mon diplôme en 2011, je me suis installé comme photographe indépendant. Je gagne ma vie avec des travaux de commande. J'ai aussi obtenu des bourses et une résidence de six mois à Paris en 2014.

Comment avez vous commencé à montrer vos images ?

Je venais de m'inscrire sur Facebook et je m'étais fait une photo de profil qui avait plu à un pote, il m'a demandé de lui en faire une, puis un autre de ses potes voulait en avoir une et ainsi de suite. J'ai alors remarqué que les gens aimaient bien mes photos et c'était très stimulant de poster quelque chose et d'avoir des réactions. Aujourd'hui j'y publie beaucoup moins. Travailler sur une série photographique prend du temps et c'est un temps incompatible avec le fonctionnement de Facebook. Il faut publier beaucoup tout le temps... Désormais je participe à des expositions que j'obtiens majoritairement par le biais de concours comme dans le cas des Boutographies.

Comment t'es venue l'idée de Puissance Foudre ?

Un ami m'a parlé de Jacques Emery, le héros de ma série, et il nous a fait tout une démonstration. On s'est vu 4-5 fois, il m'a expliqué ses machines. Le lieu était extraordinaire, j'ai tout de suite vu le potentiel photogénique. J'ai cependant consciemment insufflé un côté grandiose à son activité, j'ai fait le choix de la rendre belle, archétypale, spectaculaire. J'ai en quelque sorte représenté Jacques en démiurge. J'évoque souvent à propos de Jacques le personnage mythologique de Prométhée connu pour avoir volé le feu aux dieux. C'est ce qu'il fait en recréant la foudre dans sa cave...

Il y a quelque chose de poétique chez Jacques. Je pense à cette machine avec laquelle il tente de créer un mouvement perpétuel. Pourtant il sait que cela est physiquement impossible, mais il continue malgré tout. J'y vois une métaphore de la condition humaine. On sait que l'on va mourir, mais on continue pourtant à y croire...

Il y a une force évocatrice et un aspect archétypal dans cette série, cela reflète-t-il ton approche globale de la photographie ?

Oui, le rapport entre « Puissance Foudre », mes autres travaux et ce que j'attends de la photographie, c'est qu'elle vous emmène ailleurs. Il est malgré tout très important pour moi de partir d'une réalité tangible et de ne pas être dans un univers uniquement personnel. Souligner certains éléments du réel peut suffire à le rendre ambiguë. Parfois c'est un effet photographique comme un temps de pose long ou la déformation d'un objectif grand-angle. Je ne désire pas une reproduction stricte du réel, mais plutôt une interprétation.

Dans l'ensemble, mes travaux sont assez hétéroclites d'un point de vue formel, mais on retrouve souvent un côté transcendant. D'ailleurs j'ai toujours été attiré par le courant de la Spirit Photography de la fin du 19ème. J'aime penser que paradoxalement la photographie est un médium qui donne accès à l'invisible.

Quel est ton rapport à l'appareil ?

Au début, j'étais émerveillé par l'appareil photo, qui transformait tout, les gens, le monde. Je surexposais et sous-exposais systématiquement, j'étais très radical. J'ai toujours aimé les effets en tous genres comme les surimpressions, solarisations, filtre infrarouge, pauses longues, trichromie... Dans mes premiers portraits, je travaillais surtout aux flashes en créant des nuits américaines. Je fais encore des photos aux effets de lumière un peu « too much », mais de moins en moins car un effet gratuit crée rarement une image forte sur la longueur.

Je viens du numérique et ça a été déterminant dans mon apprentissage. On peut multiplier les essais, ajuster ses réglages et optimiser les effets. Ainsi on apprend très vite le fonctionnement de l'appareil. En argentique, c'est différent, je vais à l'essentiel. Je pose tranquillement le cadre, au final il y a moins de déchets. Finalement je pense que c'est l'image qui prime et non la manière dont on l'a matériellement captée.

Les appareils sont avant tout des outils et je n'en suis pas fétichiste. J'ai un Mamiya RZ 67, un Polaroid, un nikon Fe2, un canon 5d mark 2 et un moyen format numérique Pentax 645z.

Comment as tu choisi ton appareil pour Puissance Foudre ?

J'ai réalisé « Puissance Foudre » avec un Canon 5D Mark 2. Il avait le bon côté de pouvoir produire des images de bonne qualité en sensibilités élevées. En effet, je ne pouvais pas systématiquement faire des temps de pose longs car certaines

machines produisent énormément d'éclairs à la minute. La haute sensibilité a permis de capturer assez de détails sans saturer l'image d'éclairs.

Pourtant à un moment J'ai essayé de faire certaines images en argentique, avec mon Mamiya RZ67. Je n'avais que des rouleaux 100 et 400 iso, c'était ridicule, la cave était trop sombre. Et puis je n'avais pas d'objectif très grand angle... C'est à ce moment que j'ai compris qu'il n'y avait pas vraiment en soi plus de prestige à utiliser tel ou tel techniques, l'important c'est de choisir la plus appropriée à son projet.

Textes auprès des photos :

La plupart des machines de Jacques Emery sont des reconstitutions de modèles historiques, mais certaines sont des prototypes personnels. Sa cave, une véritable mise en scène, est bardée de gyrophares, de libellés « attention danger », de clés qui tournent, de tableaux de bord avec interrupteurs...

Les noms des machines sont fantaisistes et flamboyants, il y a un « projecteur quantique » qui n'a à première vue pas grand chose de quantique. Ces noms « améliorés » nous plonge encore plus dans un univers imaginaire évoquant d'avantage le « savant fou » que l'ingénieur.

Jacques Emery a un blog <http://puissancefoudre.over-blog.com/> qui a donné son nom à la série.

DATES :

2008 : Termine un stage de psychologie dans une Centre pour enfants et adolescents et entre à l'École Cantonale d'Art du Valais de Sierre

2011 : Diplômé de la formation supérieure de l'École de photographie de Vevey

2011 : Rencontre Jacques Emery et commence « Puissance Foudre »